

Louise Andréa Montti

TRAJET-DIT

Itinéraire d'un amour devenu fou

Louise Andréa Montti

Trajet-Dit

Itinéraire d'un amour devenu fou

© Louise Andréa Montti, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1371-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Un trop grand silence me paraît aussi lourd de menaces
qu'une explosion de cris inutiles.*

Sophocle ; Antigone – Ve s. av. J.-C.

*Je crois qu'il n'a été donné qu'à un seul texte littéraire
d'exprimer la totalité des principales constantes
des confins inhérents à la condition humaine.*

*Elles sont au nombre de cinq :
l'affrontement des hommes et des femmes,
de la vieillesse et de la jeunesse,
de la société et de l'individu, des vivants et des morts,
des hommes et des dieux.*

George Steiner – Les Antigones

Je n'ai rien pu empêcher,
Je ne t'ai pas sauvé.

Je ne pardonnerai jamais,
Je fus la spectatrice de ton assassinat – comprenant tout – n'y pouvant rien,
Impuissance indécente.

Ils auront donc mis un peu plus de 1000 jours pour y parvenir, jusqu'au
dernier où tu disparus dans ta nuit.

« *Aucune communauté ne prospère à l'abri du soupçon* »¹

Huit mots laissés, trace, constat, repère, fil interrompu de ta pensée.

Je reste seule au milieu des décombres – sans aucune idée de reconstruire,
Ta présence en creux – en manque.

Je ne connais pas la nature de ce temps – sans odeur, ni couleur,
Ce silence assourdissant qui me broie.

Je ne sais où tu es depuis des secondes, des années, des millénaires.
Je ne t'ai pourtant pas perdu, tu ne m'as pas abandonnée non plus.
Etrange sensation, hors du temps – proximité impossible.

Je me souviens de tout depuis jusqu'au dernier de nos jours, ce 19 juin à 20H.

Juste un temps mort où plus rien ne s'inscrit, même pas une attente puisqu'aucune place ne t'était plus réservée.

Nos proches m'interrogent

Sur ce que je ressens,

Sur la nature de ton absence,

Sur la nature de mes manques.

Mes réponses les interrogent davantage encore.

C'est par bouffées que ton absence fait irruption – sans prévenir, une douleur terrible – physique surtout,

Un manque débordant la muraille de ma raison.

La vision de ce parcours, qui ne nous ressemble pas – comme si un jour, nous avions gagné à une mauvaise loterie — désignés que nous étions à ce concours de mauvais sort.

Et pourtant notre histoire a commencé comme toutes les autres semble-t-il ; à une exception près – ton « humanité » dépassant, je pense, la dose admise dans le genre humain.

Je m'en inquiétais parfois – sans trop pourtant – il s'agissait aussi de mon secret.

Je ne regrette pas d'avoir hésité à te rejoindre – tant tes règles étaient peu communes, arides, sévères même.

À l'adepte du mot, tu proposais le silence – tacite.

Pour l'essentiel, c'est avec parcimonie que tu utilisais le langage – lui accordant une valeur oubliée.

Tu m'appris à l'occasion qu'il y a des choses que l'on ne dit qu'une fois.

Je fus condamnée à être attentive – aux aguets.

Pendant toutes ces années encore,

Je ne t'ai jamais pris en flagrant délit de bassesse – mesquinerie,

Pas en contradiction non plus entre la forme et le fond.

Cela pourrait paraître dérisoire, s'il ne s'agissait pas du chemin toujours emprunté par l'usure, la lassitude, la disparition de l'amour.

Et Dieu sait si ces années furent différentes.

Les premières,

Où tu démarrais une carrière prometteuse – réussissant à ne pas renoncer.

Tu refusais l'idée d'une ambition précoce et pourtant par un enchaînement que tu préféras confier au Hasard, de la rue d'Assas en passant par la sérénité d'une cour romane ; le pouvoir et les honneurs arrivèrent – malgré toi.

Tu étais aussi des leurs ; il fallut t'y résoudre.

Tu pris la précaution de t'abriter sous une robe noire.

Il n'y a que ton environnement, choisi ou non, qui ne te ressemblait pas – on dit que c'est le Monde des Affaires...

Je suis assez surprise par ces hommes gris, de tous âges, venant faire leur cour – chercher leurs avantages.

Croisés dans des restaurants feutrés – se précipitant à ta table – tentant d'obtenir une information avant les autres, donnant une information après les mêmes autres – capitale ; tout semblait tellement important à leur yeux – et eux avant tout.

Ne parlant que par sigles, acronymes et initiales – tant les secrets devaient être entretenus et donnaient de la valeur à leur médisance.

Ils oublient même de me saluer – c'est de si peu d'importance, alors qu'ils règnent sur tant de petits domaines.

Tu conserves ton regard lointain – sans jamais les désavouer, attentif, laissant à chacun l'importance qu'il estime avoir.

Je te crois sans ennemi.

Je te crois protégé, par ce que tu es et non par ce que tu représentes.

Erreur – je me trompais.

Puis vint le temps long.

Nous ne nous sommes pour autant jamais installés dans quelque confort médiocre, tant nous n'avions pas le sens de cette forme banale d'assurance et de sécurité.

Tu parcoures le monde, y découvrant des richesses nouvelles, si différentes de nos codes usés et vieillissants ; au-delà de la fatigue, tu trouves des sources qui te donnent le pouvoir de poursuivre ta route – à tes conditions.

La solitude en fait partie, non celle qui éloigne, mais celle qui engendre la liberté.

Tu sais tirer parti de ce que t'offre cette existence-là.

Au matériel, tu préfères apprivoiser la beauté.

À l'accumulation et la possession, tu préfères le partage.

Tu n'en tires aucun pouvoir – aucun avantage.

Fascinée.

Je te regarde faire – agir – inquiète parfois de te voir si souvent à découvert.

J'ai toujours eu l'impression d'appartenir plus que toi à la terre des hommes !

Je pensais connaître mieux que toi les détours sombres de l'âme, ses couloirs interdits.

Tu t'en moques, n'attendant rien en retour.

Ces années furent douces – sereines – harmonieuses – respectueuses.

C'est aujourd'hui le seul capital dans lequel je puise,